



# mon tour du monde

---

Charlie Chaplin

---





L'éditeur tient à remercier très cordialement Kate Guyonvarch  
de Roy Export pour sa confiance et son soutien.

La traductrice tient à remercier très chaleureusement Blandine Longre  
pour sa lecture minutieuse, ses conseils précieux et avisés.

© Roy Export Company Establishment

Titre original: *A Comedian Sees the World*

© Les Éditions du Sonneur, 2014, pour la traduction

ISBN: 978-2-916136-75-2

Dépôt légal: septembre 2014

Conception graphique de la couverture: Sandrine Duvillier

Image de couverture: photo de Witzel,

archives de Roy Export Company Establishment

Conception graphique de l'intérieur: Anne Brézès

Relecture typographique: Monique Thierry

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

CHARLIE CHAPLIN

# mon tour du monde

Traduit de l'anglais par Moea Durieux



## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

*Janvier 1931 : Les Lumières de la ville, nouveau film muet de Charlie Chaplin (1889-1977), sort aux États-Unis et remporte un franc succès, malgré l'engouement populaire pour le tout récent cinéma parlant. Au faite de sa gloire, le réalisateur est néanmoins tenaillé par la peur de devenir un cinéaste démodé; il est par ailleurs harassé de problèmes personnels – longue procédure de divorce avec sa deuxième femme, Lita Grey, tourments avec le fisc américain. Il décide donc de quitter un temps son pays d'adoption pour rejoindre son Angleterre natale.*

*Prévu pour durer quelques semaines, ce voyage tient Chaplin éloigné des États-Unis pendant seize mois, du 13 février 1931 au 16 juin 1932. Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, France, Algérie, Espagne, Suisse, Sri Lanka, Singapour, Indonésie, Japon... Chaplin effectue un tour du monde au gré des événements et des rencontres.*

*À son retour à Hollywood, il rédige, entre juin 1932 et février 1933, le récit de ce long voyage. Mon tour du monde paraît dans le magazine américain The Woman's Home Companion en cinq épisodes, entre septembre 1933 et janvier 1934, sous le titre original A Comedian Sees the World. C'est ce texte – jusqu'à présent inédit en français – que nous vous proposons de découvrir ici.*

# PREMIÈRE PARTIE

AU COURS DES VINGT DERNIÈRES ANNÉES, j'ai fait sept fois l'aller-retour entre Los Angeles et New York, ainsi qu'un voyage inoubliable en Europe. Le travail était l'unique raison de ces déplacements, lors desquels une épée de Damoclès planait constamment au-dessus de ma tête.

Étant donné que j'étais installé à Los Angeles depuis vingt ans, il n'y avait rien d'étonnant à ce que les périodes d'inactivité aient fait de moi une victime toute désignée aux incartades sentimentales. D'où tous mes problèmes.

Les désillusions de l'amour, de la gloire et de la fortune m'ont en quelque sorte abattu. Rien ne semble pouvoir me distraire de mon travail, ce qui, au bout de vingt ans, commence à me contrarier. J'ai besoin que soient ranimées mes émotions.

L'amour et les gens me lassent et, comme tous les égo-centriques, je me replie sur moi-même. Je veux revivre ma jeunesse, saisir à nouveau les atmosphères et les sensations de l'enfance, si lointaines, si irréelles désormais – presque un rêve. J'ai besoin de remonter le temps,



de m'aventurer dans le passé flou et de lui rendre sa netteté.

Excité à cette perspective, j'achète des plans de Londres et, depuis ma maison californienne, je trace des itinéraires connus qui font resurgir les souvenirs des lieux marquants de mon enfance : les hauts murs des usines qui me déprimaient, les maisons qui m'effrayaient, les ponts qui m'attristaient. Je veux saisir de nouveau un peu de la douleur et de la joie de cette époque. Je veux retrouver l'orphelinat où j'ai vécu deux longues années dès l'âge de cinq ans – oh, ces jours froids et lugubres passés dans la cour de récréation ! Je veux revoir le gymnase à moitié chauffé où nous trouvions refuge les jours de pluie, la goutte au nez, ainsi que le grand réfectoire, ses longues tables et ses longs bancs. Je veux sentir une fois encore l'odeur de la sciure et du beurre quand nous entrions dans la cuisine.

Des lieux incarnent ces souvenirs et je souhaite y retourner avant qu'il ne soit trop tard. Quelque chose a pu se passer, l'école a peut-être été démolie. Je ne supporterai pas d'être aussi déçu que lors de mon premier retour en Angleterre. Pas à cause de la façon dont j'ai été accueilli – bien au contraire, tout le monde a été des plus aimables à mon égard –, mais pour une autre raison, que je vais vous expliquer.

Auparavant, il faut évoquer un jeune homme de dix-neuf ans, affamé sur le plan spirituel, qui tentait de

gagner sa vie comme artiste de music-hall, ainsi que nous nous désignons nous-mêmes. À l'époque, j'étais bien seul. Je ne connaissais pas grand monde et aspirais à plus que ce que pouvait m'apporter mon milieu. Jusqu'à une certaine soirée du mois d'août, je coulais donc des jours mélancoliques, dépourvus de charme et de beauté.

Nous jouions alors dans un théâtre de banlieue et j'attendais mon tour dans les coulisses. Un groupe de jeunes femmes dansait sur scène lorsque l'une d'elles glissa, ce qui fit sourire les autres, et en particulier une brune aux grands yeux noisette et rieurs. Elle se tourna vers les coulisses et nos regards se croisèrent. Jamais je n'avais vu une femme si belle. Je tombai immédiatement sous son charme. Elle prit sans doute conscience de mon émerveillement car son sourire se teinta d'embarras.

Quand elle revint se changer, elle me demanda de bien vouloir prendre soin de son châle. Il sentait la lavande, parfum que j'ai toujours aimé depuis. À la fin de leur numéro, elle vint le récupérer :

– Merci, me dit-elle alors que nous nous faisons face en souriant.

Mais nous fûmes interrompus par le directeur de la troupe :

– Allez, les filles, nous sommes en retard, leur dit-il car elles devaient se produire dans un autre théâtre.

Elle se retourna pour récupérer ses affaires.

– Laissez-moi vous aider, m'exclamai-je en saisissant sa boîte à maquillage et en lui ouvrant la porte.

– À demain soir, me répondit-elle avec empressement.

Je ne fus capable que d'un signe de tête muet. Alors qu'elle passait le seuil, elle me lança un regard pardessus son épaule et murmura :

– N'oubliez pas.

– Je n'oublierai pas.

Cela commença donc ainsi.

Nous nous retrouvions chaque soir pendant quelques instants. Toute la journée, nous étions en effet pris par nos répétitions ; nous finîmes par nous donner rendez-vous à Kennington Gate un dimanche après-midi à quatre heures.

Je m'étais fait le plus élégant possible : un manteau cintré à double boutonnière, un chapeau melon, une canne, des gants. Au fond d'une poche, je faisais nerveusement tinter mes trente shillings.

C'était un dimanche ordinaire. Des billets de tramway jonchaient les rues désertes et une feuille de journal voletait sur la chaussée. Il était quatre heures moins quatre. Je me demandais à quoi elle ressemblait sans son maquillage de théâtre : sans pouvoir me l'expliquer, je ne parvenais pas à me souvenir de son visage et plus j'essayais, plus mes impressions devenaient floues.

Peut-être n'était-elle pas aussi belle à la ville qu'à la scène?

Je finis par apercevoir une femme que je crus reconnaître. Mon cœur défailloit quand elle se dirigea vers moi. Plus une once de la beauté que j'avais en mémoire! J'étais consterné. Cependant, je me ressaisis. Il fallait que je feigne l'enthousiasme: il aurait été cruel de montrer ma déception.

Elle était presque arrivée à mon niveau, regardant droit dans ma direction. Je m'apprêtai à lui sourire quand elle tourna la tête et poursuivit son chemin. Ce n'était pas elle! Dieu merci, ce n'était pas elle! Je poussai un soupir de soulagement, le suspense était intense.

Quatre heures moins une à présent. Un tramway ralentit et déversa ses passagers. Une jeune fille mince et radieusement belle en descendit, habillée avec soin de serge bleue. Elle s'approcha de moi. Je la reconnus aussitôt, c'était Hetty, plus jolie encore que dans mes rêves. Quel jour magnifique!

Ce soir-là, après l'avoir raccompagnée chez elle, je déambulai le long des quais de la Tamise. L'émotion m'étreignait, il fallait que j'exprime ma joie, que je la manifeste. Il me restait dix-neuf shillings en poche. Je réunis alors une foule de clochards dans le café le plus proche et commandai du thé et des sandwiches, dépensant jusqu'à mon dernier sou. Telle fut la réaction du jeune homme amoureux que j'étais.

Ce qui advint ensuite était inévitable. Pour elle, notre relation n'était qu'une tocade puérile; pour moi, c'était le début d'une évolution spirituelle, d'une quête de la beauté. Je l'agaçais sans doute avec mes attentions répétées: elle se lassa rapidement et nous nous séparâmes. Je découvris alors la douleur juvénile de l'amour non partagé. Puis, quelque temps après, Hetty partit pour le Continent avec sa troupe et je la perdus de vue pendant deux ans.

Nous nous revîmes dans des conditions étranges. Je traversais un jour Piccadilly, lorsqu'un crissement de pneus attira mon attention: une limousine noire venait de freiner brusquement à ma hauteur. Une petite main gantée apparut alors à la vitre. « Il doit y avoir erreur », pensai-je, quand une voix appela distinctement: « Charlie! »

Je m'approchai de la voiture: la portière s'ouvrit sur Hetty, qui me fit signe de monter. Elle avait quitté sa troupe et vivait désormais sur le Continent avec sa sœur – laquelle avait épousé un milliardaire américain, m'apprit-elle alors que nous avions démarré.

– Et toi, que deviens-tu? me demanda-t-elle avec un regard bienveillant.

– Je n'ai pas grand-chose à raconter, répondis-je. Toujours la même routine, à essayer de faire rire. Je crois que je vais aller tenter ma chance en Amérique.

– Nous nous reverrons là-bas, alors.

– Parfait, je vais demander à ma secrétaire de s’occuper de cela, répondis-je dans un éclat de rire ironique.

– Mais je suis sérieuse, insista-t-elle. Tu sais, j’ai souvent pensé à toi depuis tout ce temps.

D’un coup, je fus de nouveau projeté au paradis, tout en étant conscient cependant qu’Hetty était encore plus inaccessible qu’auparavant.

Ce soir-là, nous rendîmes visite à son frère et à sa mère. Hetty partait pour Paris le lendemain. Nous nous fîmes nos adieux, elle promit de m’écrire – je ne reçus qu’une seule lettre d’elle. Quelque temps après, je m’embarquai pour l’Amérique. Puis un jour, j’appris par la presse que sa sœur et elle venaient d’y arriver. L’idée de la rencontrer m’embarrassait à présent : elle était riche, et cela exacerbait mon complexe d’infériorité. Pourtant, dans l’espoir de la croiser, je passai souvent devant la maison du milliardaire sur la Cinquième Avenue, mais cela ne donna rien. Je finis même par abandonner l’idée de la revoir un jour.

Puis débuta mon aventure cinématographique, ma soudaine ascension vers la gloire. Au point d’être appelé à New York pour y signer d’importants contrats. C’était là l’occasion de reprendre contact avec Hetty. Mais, pour une raison que j’ignore, je ne pus m’y résoudre. Par timidité, je me sentais incapable d’aller frapper à sa porte ou de lui envoyer une lettre. Je restai toutefois à New York, avec l’espoir de tomber sur elle par hasard.